

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 5 (1917)
Heft: 25

Artikel: Secrétan métaphysicien
Autor: Millioud, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379991>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SECRÉTAN MÉTAPHYSICIEN

En me nommant à la chaire de philosophie de l'Université (1), le gouvernement vaudois m'a donné un témoignage de confiance auquel je ne puis répondre que par l'expression de la plus sincère gratitude. Je considère comme un privilège de travailler selon mes goûts, dans mon pays, et comme une faveur enviable d'être associé à tant d'hommes distingués par le zèle de la science et la dignité du caractère ; mais j'y vois aussi une redoutable épreuve et je jouirais plus librement de l'honneur que vous m'avez fait si j'étais moins pénétré de la grandeur et de la difficulté de ma tâche.

Embrasser du regard les hautes généralités des sciences physiques ; y joindre l'étude des sciences morales et surtout l'analyse de l'esprit humain ; déterminer les limites de nos connaissances, apprécier la valeur des méthodes, chercher entre les disciplines du savoir des rapports nouveaux et féconds, voilà certes un vaste programme : ce n'est pas tout le programme de la philosophie. Il reste les questions dernières, ces problèmes que tous les siècles ont agités depuis que l'homme s'interroge sur sa destinée, problèmes de la matière, de l'âme, de la liberté, du devoir, de l'absolu, sur lesquels nous sommes aujourd'hui encore si peu instruits que non seulement il en est peut-être d'entièrement factices, qui paraissent insolubles parce que les termes en sont mal posés, mais que, pour arriver seulement à

(1) M. Millioud a bien voulu nous autoriser à publier le discours qu'il prononça lors de son installation en qualité de professeur ordinaire de philosophie à l'Université de Lausanne. Ce discours a paru dans la *Gazette de Lausanne* du 20 octobre 1900.

comprendre les autres, il faut avoir refait toute l'histoire de la pensée.

Ni la bonne volonté, ni l'application, ni la persévérance ne suffit pour une pareille entreprise. L'exemple même de mon illustre prédécesseur est plus fait pour m'inquiéter que pour exciter mon audace ; je n'ose me flatter de continuer son œuvre car je n'en sais guère de plus personnelle, et il ne l'a pas faite par des ressources ordinaires : la seule tradition qu'il nous ait laissée, il ne dépend de personne de la soutenir, c'est la tradition du génie.

Pourtant il nous a frayé un chemin. Il est de ce petit nombre de rares esprits dont on a le droit de dire qu'après eux la pensée ne peut plus être tout à fait dans notre pays ce qu'elle était avant. Qu'il me soit permis de rendre à cette grande mémoire l'hommage de mon admiration et de mon respect.

Sans doute, Charles Secrétan est encore trop près de nous pour qu'il nous soit possible de l'estimer à sa vraie valeur. De même qu'il nous dépassait par sa haute stature, il continue à nous dominer par la puissance de son esprit ; nous n'avons pas le recul qu'il faudrait pour le comprendre entièrement. Souvent ceux qui l'ont critiqué l'ont jugé d'un faux point de vue et plus d'une fois les éloges qu'on lui a décernés n'étaient pas ceux qu'il voulait mériter et qu'il a mérités en effet.

Nous avons jusqu'à présent deux interprétations au moins de sa pensée, et je voudrais montrer qu'elles se concilient dans une troisième. Les uns n'ont voulu voir en lui que le métaphysicien de la « philosophie de la liberté », les autres n'ont regardé que l'auteur du *Principe de la morale de La civilisation et la croyance*, et des ouvrages de la dernière période. Ils en ont fait un empiriste ou du moins un partisan de la méthode induc-tive. La première opinion est assez répandue en France, où l'on a donné sa doctrine comme un exemple de la grande spéculation allemande. S'est-il inspiré de Kant, de Fichte ou de Schelling ? Ce point demeure incertain et pour cause.

Quoi qu'il en soit, la philosophie de la liberté est un majes-tueux édifice. En l'approchant, on est saisi d'un étonnement respectueux comme celui que nous causent les grands spectacles de la nature ; à mesure qu'on avance, les points de vue chan-gent, souvent gracieux, parfois étranges, toujours riches et

nouveaux. Du sommet, on commande toutes les avenues de la pensée dans un horizon si vaste que le regard se trouble et que l'esprit chancelle; on est au centre de l'univers, plus haut que le monde, on siège au conseil éternel de Dieu. C'est là que ce vigoureux penseur nous tire de toute sa force. Les nécessités de la raison, l'impératif hautain de sa morale, l'histoire des métaphysiques, les conditions de la science, tout lui sert pour nous y traîner après lui. Quand nous haletons, quand nous demandons à examiner, à nous arrêter, c'est alors qu'il précipite sa marche. Il lui faut l'Absolu. Quand il composait la « philosophie de la liberté », ce qui dominait son esprit, il le dit lui-même, c'était l'intérêt religieux. N'est-ce pas là le caractère de sa pensée et même de son style, l'un et l'autre si rapides, si véhéments, qui nous emportent d'idée en idée, comme impatients de la lenteur des preuves et acharnés à la poursuite d'une vision suprême, jusqu'à ce qu'ils l'atteignent enfin et nous arrêtent dans la contemplation de l'infini? Ses plus belles pages sont des effusions; il n'est pas jusqu'au doute dont il ne profite, plus qu'il ne s'en dégage, pour le convertir en adoration.

Personne ne demande si le monde a une cause — car il faut bien qu'il en ait une — mais quelle est cette cause; et, si elle est elle-même un effet, c'est la cause de ce premier effet que nous cherchons. Notre raison ne se contente que de l'unité; le seul principe qui suffise à expliquer les choses est celui-là même qui les fait être, d'où elles sortent et dont elles participent. Ainsi le point de départ de la recherche philosophique est le panthéisme, par où l'on doit passer pour le dépasser. Et nous le dépassons. La cause première n'est point un être immuable et identique, déterminé par les lois de sa nature. Un tel être ne serait point l'absolu. La vraie cause est cause d'elle-même.

Elle se fait ce qu'elle est. En ce sens elle est substance vivante. Elle se donne les lois de sa propre vie. En ce sens elle est esprit. Nous n'en pouvons rien dire sinon qu'au lieu de demeurer un mystère elle s'est produite elle-même, et qu'elle est incompréhensible parce qu'elle est absolue liberté. Les actes d'un tel être sont absolus comme lui, car rien n'existe hors de lui pour les limiter. La création est un de ces actes, voulu pour lui-même, puisque l'être absolu renferme tout et ne manque de rien. Le monde est donc voulu par amour. Le but de l'amour

c'est le bien, qui est de ressembler à l'être absolu, qui est liberté. Donc la créature est libre. Elle est libre de devenir ce qu'elle doit être, de se réaliser, en se rapprochant de l'être absolu qui l'a créée et qui la constitue. Et cela, c'est encore l'amour. Mais, ce qu'il était libre de faire, l'homme ne l'a pas fait. Il y a eu une chute. L'expérience intime, l'état du monde, l'histoire, la nature, nous en imposent l'amère certitude. Or, se séparer de Dieu, c'est périr, puisque Dieu est l'unique source de l'être; cependant le monde existe. Il faut donc supposer un second décret ajouté à celui de la création ou prévu dans le premier pour faire subsister la créature et lui rendre la liberté perdue. C'est la grâce, qui coopère à la justice. Ce décret, fait homme, c'est Jésus-Christ. Et la restauration progressive, la sanctification, c'est le Saint-Esprit. Jésus-Christ est non seulement le modèle, mais le créateur de l'humanité nouvelle, qui se confond en quelque sorte avec lui à mesure qu'elle se développe. Car l'humanité est un seul être puisqu'elle est née d'un seul acte de la volonté divine. Les individus, parties d'un même corps, simples moyens pour la réalisation finale du grand être humain et divin tout ensemble, n'en sont pas moins voulus distinctement dans l'acte créateur, et en ce sens, absous comme lui, et par là immortels. Cela n'est point une contradiction, comme on pourrait être fort tenté de le croire, par la loi supérieure de la raison c'est la conciliation des contraires et la forme supérieure de la vie sociale, ce n'est ni l'unification complète ni la dispersion à l'infini, c'est la formation et le perfectionnement des organismes. L'organisme social définitif existe parmi nous. Il s'accroît de toutes les franches volontés, de tous ceux en qui la vie spirituelle s'est renouvelée. Aucune loi extérieure ne le régit; il ne connaît point la contrainte. La poursuite d'un même but par le seul moyen de la charité, et d'un but qui n'est encore que la charité, voilà le principe vital de l'Eglise. L'Etat, armé de l'autorité, subsiste à côté d'elle. Il reste nécessaire aussi longtemps qu'elle ne sera pas tout ce qu'elle doit être et ne le sera pas universellement; mais c'est là, c'est dans l'Eglise que s'accomplit, par l'union des volontés et la fraternité chrétienne, le dernier acte du drame divin et humain, la communion de l'homme avec celui en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être.

* * *

Tel est le sommaire de cette philosophie puissante et subtile, toute pénétrée de ferveur mystique et toute conforme en apparence, mais en apparence seulement, au dogme du protestantisme orthodoxe. Je n'en ai pu donner que les grands traits et pour ainsi dire les rayons de lumière crue, sans les ombres, sans les demi-teintes, ni rien de ce qui charme l'imagination, distrait la critique et surprend le cœur.

Il est difficile de rester indifférent à la grandeur de ces systèmes complets qui vont du fini à l'infini et embrassent l'éternité. Cependant leur hauteur même ne va pas sans quelque danger pour leur équilibre. Les points de moindre résistance peuvent se trouver à la base, au sommet et dans l'entre-deux. Tant de philosophies, élevées autrefois par la diligence des sages, éparses aujourd'hui sous nos yeux, nous avertissent que notre pensée est courte. Pendant que Charles Secrétan mûrisait sa grande œuvre, Auguste Comte, en France, achevait d'élaborer sa fameuse doctrine, que le fracas d'une révolution, le silence malveillant des uns, l'inattention des autres, devaient opprimer quelque temps. Elle parut enfin dans le monde et se fit connaître. Toute la préface de la *Philosophie de la liberté*, dans la seconde édition, est consacrée à l'appréciation du positivisme. Puis vint l'évolutionnisme d'Herbert Spencer et bientôt après le pessimisme de M. de Hartmann. Le philosophe de Lausanne soutint la rencontre, garda ses convictions et changea sa méthode. « J'ai bâti des systèmes que j'ai laissés tomber avec assez d'indifférence », dira-t-il plus tard. En effet, la déduction *a priori* comporte plus d'une illusion.

Tirer de la raison humaine, de sa constitution et de ses lois une définition de l'absolu, c'est peut-être lui faire rendre plus de mouture qu'elle n'a reçu de grain ; d'une notion de l'être absolu, pure activité et mystérieux par essence, faire sortir les attributs métaphysiques de la divinité, c'est peut-être colorer une abstraction à l'aide d'autres abstractions ; expliquer les misères actuelles du monde par la chute préhistorique d'une créature en qui notre liberté n'existe qu'en germe, c'est peut-être assimiler la justice divine à la fatalité de la nature. Mais à quoi bon

insister ? La force d'une philosophie n'est pas tant dans l'enchaînement de ses démonstrations que dans la qualité de ses matériaux. En rejetant la forme systématique de ses premières œuvres, Charles Secrétan n'en a pas moins retenu toutes les idées essentielles.

Voilà ce qu'il faut redire à ceux qui prétendent connaître deux hommes en lui et n'admirer que le second. Que l'on fasse, si l'on veut, de ce grand vieillard, un adepte de la philosophie expérimentale que, jeune homme, il avait si vivement combattue : ce sera toujours à la condition d'ajouter qu'il l'a constamment poussée jusqu'à la métaphysique et à la théodicée. Il partira cette fois d'un fait, de l'obligation morale, du devoir, que personne, dit-il, ne saurait nier sans se mettre hors de la famille humaine. Envisager avec sérieux la réalité du devoir, c'est admettre qu'il n'est point absurde, que nous pouvons l'accomplir, et par suite, que nous sommes libres. Mais l'impératif catégorique que nous découvrons au fond de notre être et qui n'est pas nous, d'où vient-il ? Cette volonté souveraine qui se prononce en nous immuablement, à travers le tumulte des intérêts, des convoitises et des passions, c'est Dieu lui-même. Nous ne le connaissons ni ailleurs, ni autrement.

Ce sont là quelques-uns des traits importants de cette seconde philosophie. On pourrait montrer aisément qu'elle contient tout ce qui faisait l'originalité de la première, la volonté considérée comme l'essence de l'être, l'incompréhensibilité de Dieu et l'évidence de ses manifestations, l'unité substantielle de l'espèce humaine, la réalisation de la solidarité morale proposée comme le but et la loi intime de l'histoire.

Pouvons-nous supposer qu'un penseur si clairvoyant ait été dupe d'une illusion quand il parlait de son ancienne doctrine comme d'un logis déserté. En a-t-il emporté les reliques de prix pour orner sa nouvelle demeure en attendant mieux ? Y a-t-il enfin contradiction chez lui et aurons-nous un « problème de Charles Secrétan » comme nous avons encore un problème de Vinet et, depuis plus de deux siècles, un problème de Pascal ?

* * *

N'en croyons rien. L'unité foncière de sa pensée est aisée à démontrer. Mais il faut le replacer dans son milieu, à sa date,

et jeter un coup d'œil sur le passé. Charles Secrétan est avant tout un Vaudois, dont l'esprit s'est formé pendant une période très spéciale de notre histoire, au moment de cette sorte de renaissance religieuse qui a gardé le nom de « Réveil ». Le mouvement fut intense. Vinet lui-même avait été conquis. Lorsqu'il revint à Lausanne, il était déjà pris d'inquiétude ; il avait commencé à se ressaisir. Mais il allait se sentir cruellement isolé. Ce qui le séparait de ceux auxquels il avait naguère tendu cordialement la main d'association, c'était son esprit critique qui lui faisait apercevoir le défaut de leur doctrine, et plus que cela, une incompatibilité d'humeur qui venait de son respect profond de l'individualité et du libre développement des esprits. Les hommes du Réveil, si l'on peut porter sur eux un jugement d'ensemble, étaient d'une sincérité, d'une bonne foi extrême, qui leur tenait lieu trop souvent de discréption. Leur charité pleine de zèle avait plus d'ardeur que de discernement. Ils apportaient à l'œuvre religieuse des procédés mécaniques qui la rendaient extérieure et artificielle. Leur dogme était étroit et dur. Ils en revenaient simplement à la lettre scripturaire, à cette lettre dont il est écrit qu'elle tue. Et malgré l'évidente pureté de leur intention je ne crois pas exagérer en disant qu'ils ont failli tuer quelque chose dans notre pays : la spontanéité des âmes ; ils auraient pu nous faire perdre l'intelligence de ce premier devoir qui est celui de la recherche indépendante et personnelle de la vérité morale.

Vinet sentait autrement qu'eux. Il ne comprenait pas que nous puissions recevoir par la foi quelque chose qui ne nous soit pas évident. Y a-t-il donc une évidence morale comme il y a une évidence rationnelle ? Il écrivait un jour que tout doit se mesurer au cœur, que nous ne devons admettre aucune doctrine sans l'avoir essayée, ajustée au cœur. Cela ne signifie rien si cela ne veut pas dire que chacun de nous doit faire son choix d'après sa conscience et que le choix est bon quand notre croyance est l'expression de notre conscience. Mais ce qu'il appelle le cœur est singulièrement différent d'un homme à l'autre. Comment se tirer de cette difficulté, à moins d'admettre qu'à force de sincérité nous aboutirons à peu près au même terme, que finalement les bons esprits et les bonnes volontés se rencontrent ; et comment se rencontreraient-ils s'ils n'avaient

au fond la même nature, s'il n'y avait entre eux une secrète identité ?

Nous voilà bien près du principe de l'identité substantielle de l'espèce, c'est-à-dire au cœur de la « philosophie de la liberté ». La formule de Charles Secrétan est la conséquence et la traduction en langage métaphysique de la pensée de Vinet.

On pourrait faire des rapprochements analogues sur un grand nombre de points. Je ne dis pas qu'il y ait eu communication d'idées entre ces deux hommes éminents, je dis qu'il y avait parenté étroite de deux âmes et comme une harmonie préétablie.

Ici les différences s'accusent. La tâche était gigantesque. Il fallait reprendre toutes les idées en cours, toutes les doctrines, toutes les opinions, quelle qu'en fût l'origine, les essayer, les ajuster au cœur, selon le mot de Vinet, et voir ce qui allait subsister, ce qu'on pouvait corriger, ce qu'il y avait à ajouter, ce qui devait être rejeté entièrement. Ce qui était trouvé, c'était une méthode. Rien n'est plus important. Une méthode nouvelle est souvent un chemin vers un nouveau monde.

Ce monde, Vinet l'avait entrevu. Sans parler des circonstances extérieures, certaines causes intimes l'empêchèrent de l'explorer. Pour juger de toutes choses d'après sa conscience, il faut la hardiesse de la pensée et beaucoup de confiance en soi-même. Charles Secrétan osait être lui-même, il l'était pleinement, avec bonheur. Vinet ne l'était qu'avec timidité, avec scrupule, et ne l'était pas toujours. Le premier service que Charles Secrétan nous a rendu a été d'être tel qu'il était, le second a été de faire ce qu'il a fait. Sa parole a éveillé chez d'autres hommes les voix intérieures parce qu'elle les a révélés à eux-mêmes ; sa conscience a prononcé pour eux parce qu'ils y ont reconnu la leur ; il faudrait, pour bien expliquer son œuvre, montrer quelle ample part d'humanité il y avait en lui, et analyser toutes les oppositions de sa riche et délicate nature. Eugène Rambert les a indiquées dans une admirable page ; je ne résiste pas au plaisir de la citer.

Quand il est en verve, il l'est bien. Il a la fantaisie imprévue et il étonne par des contrastes toujours nouveaux. Il est naturel et recherché, naïf et quintessencié. Sa pensée a les grandes qualités beaucoup

plus que les qualités moyennes. Il a l'élan rapide, le mouvement imprévu et franc ; puis soudain, elle se replie sur elle-même, s'enferme dans des détours, minaudre et coquette. Subtil et vigoureux dans la discussion, il se roidira comme le chêne, ou pliera comme le roseau, pour se redresser. Il a, par exemple, plus de génie que d'art, il est plus lumineux que clair. Vinet, qui l'avait bien connu, le disait de son temps plus humble que modeste. En raisonnant par analogie, on pourrait supposer que ce philosophe de l'amour est plus bienveillant que prévenant, plus aimant qu'aimable. Et cependant, à en juger par son livre, il a les délicatesses de conscience, les timidités d'une âme vierge, en même temps que les exubérances d'une saine et puissante nature. Il est sujet à la mélancolie, tout l'atteste ; mais il doit avoir aussi je ne sais quelle force de vie, qui le fait revenir, surnager et triompher à la surface. Il vit énormément par l'imagination ; il l'a riche et capricieuse ; elle assaisonne ses jouissances, empoisonne ses mécomptes ; elle est de moitié dans ses accidents de verve et de sécheresse. Raisonneur et rêveur, éplucheur et créateur, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus chez lui du sentiment de la réalité ou de l'amour de l'abstraction. C'est un idéaliste doublé d'un réaliste. On ne sait jusqu'où vont ses rêves. Il a des moments où il croit se souvenir de la chute de nos premiers parents ; il en porte la peine, donc il y était, donc il faut qu'il se la rappelle et qu'il s'en repente. Le repentir joue un rôle immense dans sa pensée et dans sa vie, comme dans celles de tous les moralistes réellement profonds. Ils ne pèchent pas nécessairement plus que d'autres ; peut-être pèchent-ils moins ; mais ils le sentent plus, et se repentent davantage. Le sentiment qui a inspiré certaines pages de cette philosophie de l'amour aurait fait prendre autrefois le sac et la cendre. Ne croyez pas toutefois que l'auteur en soit à s'exténuer de vigiles et de jeûnes. Il vit, vous dis-je, il vit dans le présent, et ne se pique point de vaines macérations. Il y aurait en lui l'étoffe d'un épicurien aussi bien que celui d'un ascète. Le bon sens le sauve de l'une de ces extrémités, l'élévation de son esprit le garantit de l'autre ; mais comme l'homme de Pascal, il touche à l'une et à l'autre et remplit tout l'entre-deux.

* * *

Armé de la sorte, Charles Secrétan a-t-il résolu le problème auquel il s'était voué ? A-t-il produit une explication définitive du monde, à la fois complète et entièrement conforme aux revendications de la conscience ? Si on lui avait posé la question dans ces termes, j'imagine qu'il eût refusé de répondre. Proposer une formule définitive serait un non-sens quand on juge que

la théorie n'est que l'expression de la vie morale, et que notre vie morale doit s'enrichir constamment. Mais il n'aurait eu qu'à renvoyer à tous ses ouvrages ceux qui lui auraient demandé s'il n'avait point changé de croyance et si les principes généraux de sa première doctrine lui suffisaient encore. Il a été jusqu'à la fin le philosophe de la charité et de l'amour avec une préoccupation toujours plus pressante des destinées de la famille humaine. Il avait dépouillé tout le superflu de sa doctrine, et même il semblait affecter parfois le dédain des preuves pour proclamer plus hautement sa foi, mais c'était la foi dans une évidence intérieure, ce consentement de soi-même à soi-même où viennent s'arrêter en définitive tous nos efforts. Et je ne sache pas que l'on ait apporté de nos jours une conception plus sincère ni plus viable de la philosophie. Les métaphysiciens ne font plus profession de débiter l'absolu en formules. Leurs grands systèmes ne peuvent plus être que des confessions personnelles, dans lesquelles ils cherchent à coordonner tout ce que les sciences et la vie leur ont appris, et ces œuvres valent exactement ce que vaut l'esprit qui les a produites. Etrange science, à la fois illusoire et admirablement féconde, décevante et indispensable, toute tournée vers l'inaccessible et seule capable de donner à la pensée les satisfactions qu'elle exige et qu'elle ne peut trouver que dans l'unité. Nous en connaissons mieux aujourd'hui les conditions et surtout les infranchissables limites, mais c'est en cherchant à les franchir que nous voyons l'espace reculer devant nous et que nous y découvrons de nouveaux domaines.

De notre temps comme aux jours de la Grèce antique, la philosophie est créatrice de sciences. Hier, c'était la psychologie, aujourd'hui c'est la science de l'éducation qui élabore ses méthodes, marque son champ et le défriche ; demain ce sera peut-être la morale qui se fondera sur une connaissance plus approfondie des lois du mécanisme social et de l'activité mentale. Plus on avancera, cependant, et plus les vrais rapports des sciences particulières et de la science générale apparaîtront clairement. A supposer qu'on parvint à faire ce qu'on voudra de l'homme, de la société et même de la nature, encore faudra-t-il dire ce qu'on en veut faire et pourquoi ? Toute la chaîne de nos connaissances pend ainsi à un anneau qui n'est point rivé soli-

dément à la voûte étoilée comme on l'avait cru. Il se déplace, mais c'est en montant et nous montons après lui. La métaphysique n'est pas impossible : elle est relative. La meilleure philosophie est un balbutiement confus au regard de la vérité absolue que nous ne pouvons saisir et de l'infini dont la seule notion est contradictoire, mais elle est vraie à l'égard des hommes qui ne l'ont pas encore atteinte et auxquels elle fait faire un progrès.

Je me prends à regretter quelquefois les temps de la pleine certitude intellectuelle, où l'homme n'avait pas encore fait le tour de ses idées et de sa prison. Peut-être quelques-uns d'entre vous les regrettent-ils aussi, Messieurs les étudiants, mais pour d'autres motifs ; ils préféreraient la vérité toute faite à l'obligation de la chercher. Joseph de Maistre vantait la supériorité de la science antique qui planait sans toucher le sol, sur la science moderne qui courbe vers la terre son front tout sillonné d'algèbre. Mais l'une était un mythe et l'autre vit. Il ne dépend pas de vous de choisir entre le rêve et la réalité. En poursuivant ces études, vous en goûterez, je l'espère, l'amère et fortifiante saveur. Je ne vous promets ni de vous en ôter toutes les difficultés, qui sont les aiguillons de l'esprit, ni de vous donner des solutions là où je n'en connais pas de décisives. Mais je voudrais vous guider, vous faciliter la tâche sans la diminuer, vous introduire dans un commerce direct et utile avec ces beaux génies dont nous nous entretiendrons ensemble. Je n'y épargnerai point mes efforts, ma sympathie vous est acquise depuis longtemps et j'ai cru recevoir quelques témoignages de la vôtre ; ma meilleure récompense, si je puis bien faire, serait de voir se former parmi vous une élite d'esprits ornés, droits et sûrs, dignes du privilège des études, du pays qui vous y convie et des tâches de l'avenir.

MAURICE MILLIOUD.